



N° 8
Imp. Mariton.

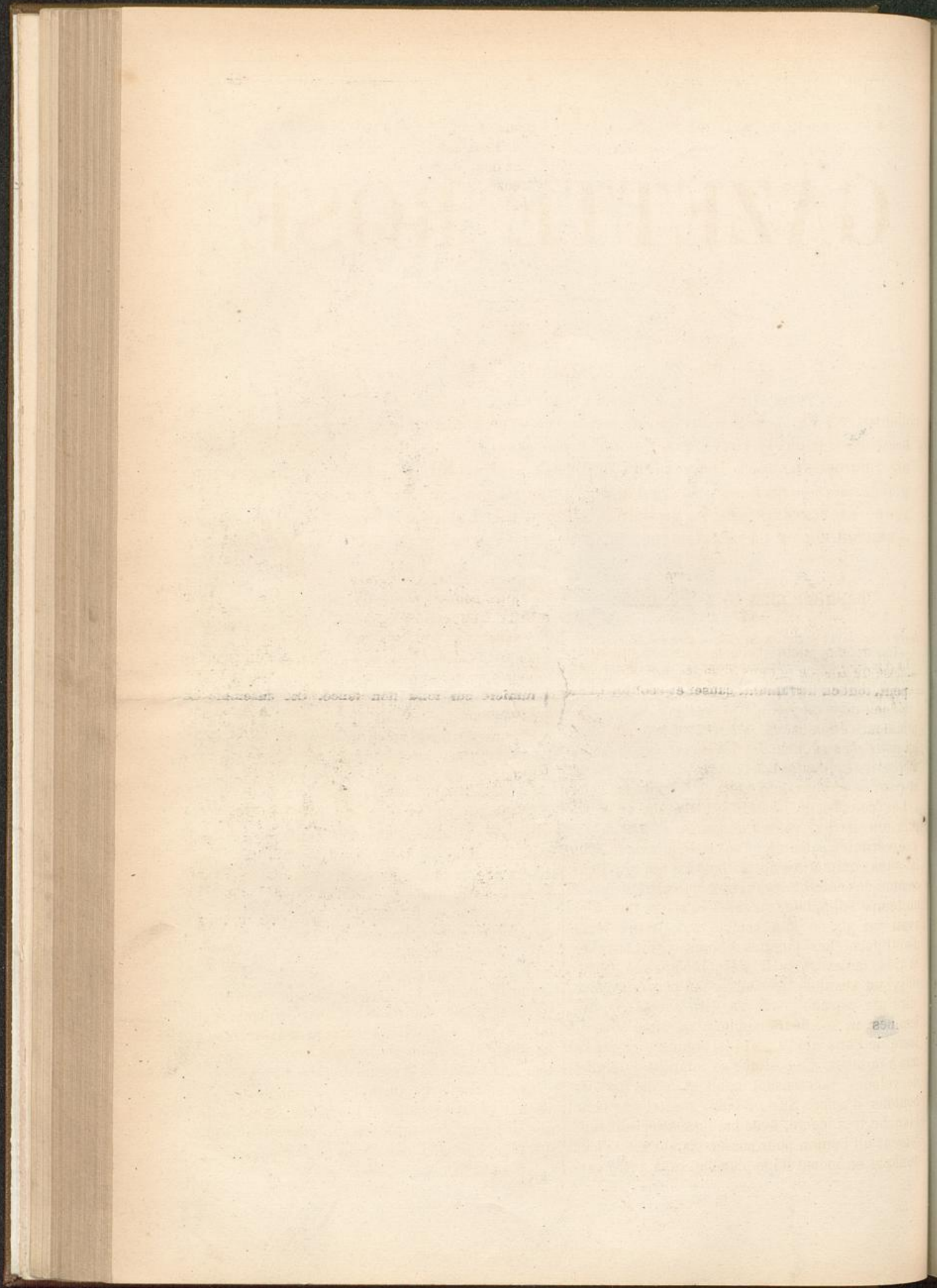
La Gazette rose

1^{er} Juin, 1872.

Soirettes de Château.

Costumes de la M^{me} Gagelin-Opigez. - Passementerie de la Glaneuse. - Fleurs de Odette.
 Chapeaux de M^{me} de Bongars. - Ceinture Rigouts de M^{me} de Vertus sœurs. - Jupes Biouveau.
 Mouchoirs de Chapron. - Umbrelles de la M^{me} Dupuy. - Gants Pompadour. - Foulards de l'Union des Dudes.
 Bijoux Alsace-Semaine de Marc-Gueyton. - Chaussures de la M^{me} Souvenot. - Parfums de Savens
 de toilette de la M^{me} Violet.

3. rue Rossini.



P
h
n
e

P
u
l
c
u
a
d
e
t
i
c
fe
te
m
de
be
bl
le
tu

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE, sous la direction de Mlle Braconnier-Delaune. — COURRIER DES THÉÂTRES, par Mme la comtesse Dash. — GUIDE AUX EAUX MINÉRALES ET AUX BAINS DE MER, par M. le docteur Constantin James. — SOUVENIRS DE VOYAGE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — POÉSIE : PHYLIDE, par Mlle Gabrielle de Poligny. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE TOILETTES DE CHATEAU.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE — Le joli mois de mai. — Courses à Chantilly. — Toilettes de courses. — Les grands salons parisiens. — La Vie Élégante. — Matinée musicale de M. Ernest Nathan. — La rosière de Nanterre. — La Société d'encouragement au bien. — L'église de Garches.

Le joli mois de mai n'a pas été joli du tout. Le printemps a sombré dans l'eau. On comptait sur lui pour réparer bien des désastres, car le commerce et l'industrie ont besoin, pour s'alimenter et pour se produire, de soleil et de ciel bleu.

Les courses de Chantilly, ou plutôt le grand prix du Derby, courru dimanche dernier, a été une véritable solennité. Tout le beau monde était là, sans compter les autres mondes qui gravitent comme des satellites autour du premier. Il faisait un temps splendide, un soleil d'or, et Chantilly avait un air de fête comme aux beaux jours d'autrefois. Les toilettes étaient très nouvelles et très fantaisistes. Il s'est produit, à Chantilly, un costume de courses (on pourrait même dire de voyage, qui va être adopté par les femr du meilleur monde. C'est Mme la comtesse de Paris qui l'a porté la première et qui l'a mis à la mode. Ce costume se compose d'un gilet de velours noir faisant habit et fermé par des boutons d'acier. Sur ce gilet, paletot de laine blanche très légère, avec basques, attachant seulement un bouton pour laisser voir le gilet. Une tunique en même laine blanche, sans autre gar-

niture qu'un biais piqué, se relève sur un jupon de faille noire unie. C'est très simple, mais très distingué. Ce costume peut se reproduire en laine grise ou en nuance marron, à la condition toutefois qu'il reste dans les limites de simplicité que nous venons d'indiquer. Il n'y a que la vraie grande dame qui consentira à laisser de côté tous les froufrous ruchés et enrubannés des costumes Pompadour, car on sait qui elle est, sans qu'elle soit obligée de jeter de la poudre aux yeux pour éblouir ceux qui la voient passer.

La femme riche, qui n'a pas de précédent aristocratique, soit par sa position artistique, soit par sa naissance et ses aïeux, préférera la toilette de deux couleurs du temps de Mlle Scudéry et des *Précieuses ridicules*.

Le costume de Chantilly ne peut pas être le même que celui des courses du bois de Boulogne. L'un est un costume de chemin de fer, l'autre un costume d'équipage.

Mgr le duc d'Aumale rend à Chantilly une partie de sa gloire d'autrefois. Il a eu de nombreux invités, qui ont habité le château et le pavillon. Le comte et la comtesse de Paris sont restés chez leur oncle toute la semaine du Grand Prix.

Les habitants de Chantilly se réjouissent en voyant le pays renaitre et prospérer. Ils trouvent que le séjour des princes vaut mieux que celui des républicains. Combien de personnes pensent comme eux !

Les grands salons parisiens, qui n'avaient pas fait parler d'eux pendant la saison d'hiver, ont donné de très brillantes réunions pendant ce pluvieux mois de mai, qui ne symbolisait nullement le printemps. Empruntons au journal le *Sport* la série des soirées qui viennent de s'accomplir :

« Mme la baronne de Poilly a donné sa soirée de clôture le dimanche 12 mai. Son élégant et son joli petit hôtel de la rue du Colysée avait encore renchéri pour cette réception sur son élégance habituelle. Toutes les pièces avaient été ouvertes et disposées pour la circonstance, et chaque meuble était occasion de fleurs. Les jolies femmes étaient en nombre dans cette réunion, où elles se trouvaient dans leur vrai cadre.

» A la soirée précédente, une étourderie a failli causer un véritable sinistre dans ce charmant hôtel. Comme la plupart des pièces de l'appartement étaient ouvertes et éclairées, on pénétrait partout, et quelques visiteurs curieux, enchantés de ce qu'ils voyaient, touchaient à tout. On touchait même au bec de canne de la salle de bain, en négligeant de le refermer avec le soin nécessaire. L'eau *dégoulina*, selon l'expression parisienne, c'est-à-dire s'enfuit peu à peu. Elle déborda bientôt et se répandit sur le parquet, et, comme une marée, gagnait les autres pièces quand on s'aperçut de l'accident.

» De même que Mme la baronne de Poilly est certainement l'une des femmes les plus correctement élégantes du monde parisien, son petit hôtel fait partie des plus confortables demeures de la capitale.

» Mercredi dernier, la soirée chez Mme la comtesse de Béhague a été l'une des plus brillantes qu'elle ait données cet hiver. Toute la bonne compagnie du faubourg Saint-Germain s'y était réunie. La galerie des fêtes avait été ouverte et là on se serait cru volontiers dans quelque Vatican vivant, au milieu de tous les beaux noms qui s'y trouvaient. Cette galerie est éclairée d'après le système qui laisse tomber la lumière tamisée par un plafond de cristal. Elle y était à profusion, inondant la pièce sans fatiguer les yeux.

» Mme Carvalho et M. By, de l'Opéra-Comique, ont rempli le programme lyrique de la soirée. Mme Carvalho, dont la voix et le goût ravissent au théâtre, se fait encore mieux apprécier dans un salon. De même que les peintures, remarquables par leur fini, gagnent à être vues de près.

» Parmi les personnes présentes à cette réunion : le prince et la princesse Orloff, Mme la comtesse de Pourtalès, duc et duchesse de Mouchy; marquis et marquise de Quériéux; vicomte et vicomtesse de Laroche-foucauld; marquise de

Tuiry; comte et comtesse de Narbonne Lara; marquise de Gabriac; comtesse de Saint-Vallier; comte et comtesse de Béthune; marquis et marquise de Brias; marquis et marquise de Larochejacquelin; comte de Beaurepaire-Louvagny; baron et baronne de Rothschild; comte et comtesse de Gaigneron; comtesse de Vauvineux; vicomte et vicomtesse Henry de Chezelle; comte et comtesse d'Appony; marquis et marquise d'Aoust; marquis de Barbentanne; général comte de Charette; comte et comtesse de Rougé; marquis et marquise du Luart; baron de Mony; la toujours jolie Mme de Jaucourt, etc.

» Il y avait tant de monde, tant de voitures à l'arrivée et à la sortie, qu'il en est résulté un peu de confusion. Nous connaissons telle grande dame, telle marquise qui a attendu sa voiture plus d'une heure et demie. Les valets en perdaient eux-mêmes la tête, appelaient un nom pour un autre. Par exemple, pour la voiture de Mme de Cornet, ils demandaient celle de Mme de Lourmel, qui n'était pas à la soirée, ou pour le carrosse de la duchesse de Mouchy, celui de la comtesse d'Appony.

» Jeudi dernier, il y avait nombreuse et belle réunion chez Mme la baronne de Noirmont. L'intermède musical a été dirigé par Mme la vicomtesse de Grandval et M. Robin, l'excellent ténor.

» L'autre soir, concert chez Mme la comtesse Duchatel.

» Et grande soirée chez le duc de Galliera, à laquelle s'étaient rendus les princes et les princesses d'Orléans.

Nous avons laissé parler M. Eugène Chapus, qui est le seul journaliste-gentilhomme ayant ses grandes et petites entrées dans le grand monde.

Sait-il que le *Sport* va avoir un rival, ou plutôt une rivale dans la *Vie Élégante*, un journal protégé et lancé par le Jockey-Club, dans la personne de M. le comte de Montgyon, avec M. Albéric Second pour rédacteur en chef.

La *Vie Élégante* paraîtra deux fois par semaine. Son programme est des plus complets comme *High-Life*. Elle ira par toute la France et l'étranger s'enquérir des nouvelles du Sport et du Turf. Elle entrera dans les châteaux comme une amie qu'on apprécie et qu'on attend. Elle sera la bienvenue et la bien reçue, parce qu'on la connaît et qu'on l'approuve. La *Vie Élégante* sera le journal cosmopolite par excellence. Nous avons été conviée à prendre part à la rédaction, en qualité de chiffonnière, bien entendu.

Reste à savoir si la *Vie Élégante* détruira le *Sport*? Elle n'en a nullement l'intention. Elle compte, au contraire, conquérir les abonnés que le *Sport* n'a pas. Si toutefois il y a des déserteurs,

la *Vie Élégante* est trop bien élevée pour leur fermer la porte au nez.

Les concerts et les matinées musicales touchent à leur fin.

Le dimanche 19 mai, a eu lieu, dans la salle Pleyel, la matinée musicale donnée par M. Ernest Nathan, avec le concours de Mme Anna de Lagrange, Mlle Joséphine Martin, MM. Marochetti, Piter et Allonard.

Le concert a débuté 1^o par l'*Andante* de la sonate en sol majeur de Mendelssohn, exécutée par Mlle Joséphine Martin et M. Ernest Nathan.

Puis il a continué :

2^o Air de Joseph, chanté par M. Marchetti.

3^o *Faust*, fantaisie pour violoncelle, exécutée par l'auteur, M. Ernest Nathan.

4^o L'*Arioso du Prophète*, de Meyerbeer et l'*Idylle* de Schulhoff, chantés par Mme Anna de Lagrange.

5^o Le *Menuet de Gabrielle* et l'*Ouverture des Classes*, exécutés par l'auteur, Mlle Joséphine Martin.

6^o *T'Amal*, romance de Schira, avec accompagnement de violoncelle, chantée par M. Marochetti et exécutée par M. Ernest Nathan.

7^o Fantaisie brillante sur *Norma*, exécutée par l'auteur, M. Ernest Nathan.

8^o Polonaise de Weber, et Fantarella de Mlle Joséphine Martin, exécutées par Mlle Joséphine Martin.

9^o *Espérance*, mélodie pour chant, violoncelle et piano, chantée par Mme de Lagrange, et exécutée par l'auteur, M. Ernest Nathan.

10^o *Polichinelle et Bébé*, morceau avec prologue parlé, paroles de Boyer et musique de Piter; — *M. Tranquille*, paroles de Salin, musique de F. Boissière, chantés par Mme Piter.

M. Allonard a tenu le piano avec une grande autorité de talent.

Une assemblée des plus élégantes et des mieux choisies s'était rendue à l'appel de M. Ernest Nathan.

Le programme de cette matinée musicale a été des plus strictement rempli. Mme Anna de Lagrange a été applaudie à sa juste valeur de grande cantatrice. Mlle Joséphine Martin a prouvé une fois de plus qu'elle n'avait pas de rivale et qu'elle avait donné au piano ce qui lui manquait, une âme. M. Marochetti a chanté comme il chante toujours, avec une voix sympathique, émue et magistrale tout à la fois. M. Piter, qui est le chanteur comique à la mode, a été étourdissant de verve et d'entrain.

Quant à M. Ernest Nathan, le bénéficiaire, que vous dire de son violoncelle?... Est-ce un instru-

ment?... Ecoutez-le; il soupire, il se plaint, il pleure!... Est-ce un archet magique qu'Ernest Nathan tient entre ses doigts?... Mais cet archet rend des sons humains; ce sont des voix séraphiques qui entr'ouvrent un coin du ciel pour nous faire entendre des mélodies divines. Telle est l'impression qu'on éprouve en entendant le violoncelle de Nathan. Cette matinée musicale a été plus qu'un succès, c'est un triomphe.

Ce même dimanche, on couronnait la rosière à Nanterre. Autrefois, il semblait tout naturel que Nanterre eût sa rosière. C'était une fête locale dont Nanterre seul se préoccupait. Aujourd'hui, tous les journaux accordent à Armandine Mancienne une importance dont la modestie de la jeune fille doit être tant soit peu effarouchée. M. Paul Morin, son député et son maire, l'a présentée à Mme Thiers. Mme Bazin, sa marraine, lui a offert un dîner dont on cite le menu, et quatre aspirants au mariage sollicitent sa main.

Une grande messe en musique a été brillamment exécutée. Tous les solos ont été chantés avec tant d'ampleur dans la voix et tant de talent que chacun se disait : « Il n'y a que Mme Gueymard qui puisse chanter ainsi; » et chacun attendait Mme Gueymard à la sortie, pour la féliciter et pour la remercier. Ce n'était point Mme Gueymard, mais Mlle Nicolaï, excellent professeur de chant et de piano, qui s'est fait entendre cet hiver dans les premiers salons de Paris, et qui a été acclamée et fêtée comme elle mérite de l'être.

Armandine Mancienne est devenue un personnage. C'est ainsi que s'établissent les célébrités aujourd'hui. Espérons que toute cette réclame autour de la rosière de Nanterre n'a qu'un but : c'est d'engager les jeunes ouvrières et les jeunes paysannes à rester vertueuses.

La Société d'encouragement au bien peut les récompenser et les honorer, comme elle vient de le faire dans la séance annuelle, qu'elle a tenue il y a quinze jours, dans la salle des Concerts Populaires du Cirque National.

Que d'œuvres de bienfaisance, que d'actes de dévouement et de généreuses actions se sont accomplies pendant cette douloureuse période que nous venons de traverser!... Combien de femmes du monde se sont improvisées *sœurs de charité*, allant chercher les blessés au milieu de la mitraille, les veillant et les soignant dans les hôpitaux et dans les ambulances, et les assistant à leur dernière heure en leur ouvrant les portes du ciel et de la vie éternelle!..

Cent cinquante noms ont été proclamés au milieu des applaudissements et d'une émotion générale. Que ne pouvons-nous tous les citer!....

Toutes les positions se confondent. C'est le marquis de Plœuc qui a sauvé la Banque de France et qui a fondé la *Vigilante*, dont le but est de régénérer la société par l'ordre et le travail. C'est M. le comte Sérurier, président de l'œuvre des secours aux blessés de terre et de mer; le général Morin; Mme de Grandpré, qui dirige l'œuvre des libérées de Saint-Lazare; Mme veuve Kiéné, qui soigna les blessés allemands et français à Strasbourg, et qui refusa avec tant de dignité et de patriotisme la couronne de fer que lui offrait l'impératrice Augusta; Mme la baronne de Pages, fondatrice de l'Institut Agricole, et qui, pendant deux mois qu'elle resta à l'Hôtel-Dieu, s'astreignit au même service que les sœurs de charité et balaya les salles de l'hôpital.

Puis des ouvriers, des domestiques, des frères des écoles chrétiennes; presque toutes les artistes du Théâtre-Français et de l'Odéon ont été appelées. C'était beau et touchant, et des larmes de regret coulaient des yeux de tous ceux que les éventualités de la guerre avaient entraînés loin de la France.

M. Sorbier a obtenu la grande médaille d'honneur pour ses Méditations morales et ses Etudes philosophiques; puis M. Michel Masson, qui moralise et instruit la classe ouvrière par des livres aussi intéressants qu'instructifs; et M. Lebon, chef de la direction de l'enseignement primaire, ont reçu également chacun une médaille d'honneur.

La Société d'encouragement au bien a aussi décerné à M. Raoul de Navery un prix et une couronne civique, pour avoir soigné dans les hôpitaux les malades atteints de la variole noire, et pour avoir pansé les blessés au milieu du feu et de la mitraille.

Parmi les étrangers, le nom de Richard Wallace, le bienfaiteur de l'humanité, a été acclamé avec attendrissement et reconnaissance.

Ce sont de tels exemples qu'il faudrait donner aux masses populaires, au lieu de les égarer par de fausses doctrines de liberté, d'égalité et de fraternité, qui les conduisent au crime, à la commune, à l'incendie et au pillage. L'égalité n'existe-t-elle pas dans toutes ces classes confondues pour le bien, et la fraternité n'est-elle pas celle qui tend la main à celui qui tombe, qui le relève, l'assiste, le veille, le soigne et le sauve? Combien d'autres dévouements ignorés que nous taisons, car celles qui les accomplissent trouvent leur récompense dans leur cœur et dans leur propre estime!

Mais comment faire le bien?... nous dira-t-on. Plus d'une bourse s'ouvrirait d'elle-même si elle savait où laisser tomber son aumône.

Nous sommes donc heureuse de signaler à nos lectrices une œuvre militante pour la reconstruction de l'église de Saint-Louis (de Garches), brûlée par les Prussiens.

Nous avons reçu, samedi dernier, la visite de M. l'abbé Gau, curé de Garches, qui s'est imposé la tâche difficile de faire réédifier l'église historique de Garches, entièrement détruite par les flammes. Avec la protection du ciel et le concours des fidèles, M. l'abbé Gau réussira.

Située sur les pentes du plateau de Buzenval, la paroisse de Garches fut occupée dès les premiers jours de l'investissement de Paris, et le 13 octobre 1870, hommes, femmes, enfants, vieillards furent chassés impitoyablement de leurs habitations, sans pouvoir emporter quoi que ce soit; et quand il leur fut possible de revenir, après l'armistice, ils ne trouvèrent que des ruines fumantes... Une seule maison était restée debout, qui servait de point d'observation aux Prussiens.

Eglise, écoles, mairie, presbytère, villas et charmiers avaient été anéantis à l'aide du pétrole. Garches avait subi le sort de Saint-Cloud, qui, plus privilégié, a pu conserver son église.

Bâtie en 1297 par Robert de la Marche, chapelain du roi Louis IX, l'église de Garches fut la première en France dédiée à saint Louis.

M. l'abbé Gau, encouragé par ce souvenir historique et par l'autorisation de Mgr l'évêque de Versailles, fait donc appel à tous ceux et à toutes celles qui portent le nom de saint Louis, pour unir tous leurs efforts afin de relever l'église de Garches, la première consacrée à leur saint patron.

Une souscription nationale est donc ouverte.

Que les diocèses consacrés à *saint Louis*;

Que les paroisses placées sous le patronage de *saint Louis*;

Que toutes les personnes qui portent le nom de *saint Louis* apportent leur concours à cette œuvre de religion et de patriotisme, et bientôt l'autel où fut célébrée la première messe en l'honneur du saint roi, patron de la France, sera réédifié et consacré.

C'est ainsi que le palais de la Légion d'honneur va renaître de ses cendres, grâce aux offrandes généreuses des membres de l'ordre.

M. l'abbé Gau s'adresse à toutes les âmes françaises qui ont à cœur de faire disparaître les traces cruelles du passage de nos ennemis.

Il s'adresse aux âmes chrétiennes, qui auront pitié d'une population de 1,500 habitants sans autels; et à tous ses confrères, qui ressentiront les douleurs d'un prêtre réduit à célébrer les saints

mystères dans un mauvais baraquement, en face des ruines de son église.

1° Un service sera célébré tous les ans, à perpétuité, le lendemain de la fête de Saint-Louis, pour le repos de l'âme des donateurs ;

2° Les noms de tous les souscripteurs seront inscrits sur un registre conservé aux archives de la paroisse ;

3° Une pierre commémorative sera érigée dans la nouvelle église, relatant l'origine de l'église primitive, sa destruction par les Prussiens et le mode de souscription employé pour la rebâtir.

Les offrandes peuvent être adressées :

1° Au secrétariat de l'évêché de Versailles ; des archevêchés d'Auch, Besançon, Rouen ; et des évêchés de Nevers, Le Mans, La Rochelle, Soissons, Tarbes ;

2° A Mme de Jouvencel, 97, rue du Bac, Paris ;

3° A Mme Keller, rue du Bac, 40, Paris ;

4° A M. l'abbé Gau, curé de Garches, près Saint-Cloud ;

5° A Mme la vicomtesse de Renneville, 18, rue de Provence.

Vous savez donc, mesdames, où placer vos aumônes pour être agréables à Dieu. Il faut que la chrétienté reconstruise ses églises pour propager la religion et pour combattre les doctrines perfides et dangereuses qui égarent les classes laborieuses et nécessiteuses. La parole de Dieu encourage, console et donne l'espérance et la foi !

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU TOUR

Les toilettes de voyage sont celles dont la mode et la maison Gagelin se préoccupent le plus. Faisons une exception toutefois en faveur des toilettes et des corbeilles de mariage.

La maison Gagelin a fourni les dentelles, les velours et les cachemires à une belle jeune fille, Mlle d'A***, qui va s'appeler Mme la comtesse B***. Elle complète en ce moment une autre corbeille comprenant la toilette de contrat, la toilette de mariage et six autres toilettes, tant robes à traine que costumes, que nous vous décrivons prochainement.

Occupons-nous des toilettes de voyage.

La maison Gagelin tient le succès avec deux actualités bien simples, mais qui ont un grand cachet de distinction fantaisiste. C'est la *Blouze paysan* et la *Couverture Monaco*, servant à la fois de couverture et de manteau de voyage. Cela va vous sembler étrange. C'est pourtant la vérité. La couverture Monaco fait capuchon, burnous,

plastron, manches orientales, tout à la fois. Cherchez et arrangez cela, si vous le pouvez. Il n'y a que Gagelin qui ait résolu ce problème, avec des tirettes, des boutonnères et des boutons. Notez que cette couverture Monaco est tout bonnement en flanelle, comme les couvertures de chemin de fer et de voyage. Il va sans dire qu'on peut la faire plus luxueuse. Avec la maison Gagelin il y a toujours moyen de s'entendre, quand il s'agit de fantaisie et de bon goût.

Les voyageurs peuvent adopter la couverture Monaco comme les voyageuses. Ils seront parfaitement abrités. Quant à la *blouze paysan*, elle se reproduit en cachemir grenouille et faille assortie. On la boutonne de côté, et elle est froncée sur l'épaule par une barette et au milieu du dos pour donner de l'ampleur. Cette blouze est maintenue à la taille par une ceinture en poulx de soie, ou en moire française bouclée avec des agrafes Chambord, illustrées de fleurs de lys en vieil argent. La manche est froncée au poignet, avec haute manchette de toile. Le jupon de cette blouze est en faille grenouille unie.

Citons encore une *tunique Régence* en crêpe de Chine blanc, avec entredeux de malines et larges bandes de crêpe de Chine blanc faisant rayures et disposés par devant en tablier, bordé d'un entredeux de guipure, d'une bande de crêpe de Chine et d'un volant de guipure. Le derrière de la tunique, très ample et relevé en flots très souples, est bordé d'un entredeux de guipure et d'un volant de malines. Le corsage de la tunique tient à la jupe devant et se détache derrière en doubles basques bordées du même entredeux et du même volant, faisant pouff retroussé sur les côtés et se rejoignant en écharpe garnie de guipure.

Ce même type de tunique Régence se reproduit également en laine blanche légère, avec entredeux et volant de guipure blanche, en grenadine laine Chantilly, avec entredeux et volant de dentelle des Indes, et en faille noire avec entredeux et volant de Chantilly, ou bien avec entredeux et volant de guipure.

Cette tunique Régence se porte avec toute espèce de jupon de couleur. Elle est enrubannée de nœuds de moire française assortis à la nuance du jupon, soit mauve, vert réséda, feuille de rose, bleu turquoise, gris lin, lavande, marron doré, gris argent, rubis, noisette, marguerite et vert paon. La garniture du jupon varie à l'infini ; la maison Gagelin ne répète jamais deux fois le même ornement, tantôt avec des coquillés et des bouillonnés, tantôt avec des tuyautés et de tout petits volants, ou bien avec volants déchiquetés et ruches chicorées, ou bien encore avec petits

volants découpés, alternant avec des bouillonnés montant jusqu'aux hanches.

La tunique Princesse diffère de la tunique Régence, elle cambre la taille, la dessine et tombe toute droite.

La Polonaise en cachemire noir ou de couleur brodée ou soutachée tombe droite devant et se boutonne ou se ferme avec des nœuds, tandis que par derrière le corsage fait basque ou habit postillon. Il ne nous est pas possible d'énumérer une à une toutes les créations de la maison Gagelin.

Citons au hasard : une toilette Pompadour en faille eau du Nil, garnie de petits volants, avec ruches à la vieille montant jusqu'à la ceinture. La jupe en poul de soie Pompadour est colorée de bouquets pastel. Tous les lés de la jupe sont froncés à une hauteur de 75 centimètres et se gonflent en paniers Camargo. Les deux lés de côté, doublés de faille rose, sont ouverts et se coquillent en large crête de coq ou, si vous préférez, en éventail, ce qui donne à ce costume un cachet de haute fantaisie typique. Ils sont relevés par de larges écharpes en poul de soie eau du Nil, doublées de soie rose. Le corsage est à pointe devant et derrière, en poul de soie Pompadour, avec berthe en faille eau du Nil servant de transparent à un magnifique point d'Alençon. Les manches sont courtes en faille eau du Nil, avec dentelle d'Alençon.

A propos des toilettes de la maison Gagelin, l'une de nos abonnées de province nous écrivait : « Les descriptions colorées que vous nous faites des créations printanières de la maison Gagelin sont bien tentantes, mais elles sont sans doute d'un prix exorbitant et inapprochable. »

C'est une profonde erreur. On peut trouver de la simplicité à bon compte dans la maison Gagelin plus que partout ailleurs. Nous n'en donnons pour exemple que la couverture Monaco qui débute à partir de 25 francs.

Il est d'ailleurs avec la mode des accommodements d'économie. Beaucoup de femmes élégantes reviennent aux robes entièrement unies. La jupe se fait très ample et demi-longue. C'est très joli et cela fait contraste avec les fouillis de volants, de ruches, de bouillonnés et de tuyautés dont on surcharge les garnitures.

Sur les corsages unis on porte la *draperie peplum* en crêpe de Chine, disposée par la *Glaneuse*, ou le fichu *Mademoiselle de Belle-Isle*, également en crêpe de Chine frangé, se rabattant en châle, se croisant à la taille ou se nouant négligemment au milieu de la poitrine avec un nœud ou une broche. En noir, rose, bleu, lilas, ce fichu est très élégant. Il remplace une confection, et

les jeunes femmes et les jeunes filles vont l'adopter en nuance de couleur tendre.

En outre de ces deux actualités fantaisistes qui ont un grand cachet de distinction, la *draperie peplum* et le fichu *Mademoiselle de Belle-Isle*, la *Glaneuse* vient d'éditer de splendides rubans de faille de deux tons camaïeux, faisant haute nouveauté, en n° 90, ayant 18 centimètres de largeur, tels que pensée et lilas, feuille de rose et rose de Chine, gris argent et gris acier, bleu de ciel et bleu de Sèvres, ponceau et grenat, etc.

La *Glaneuse* chiffonne aussi des nœuds, des jabots et des rabats en dentelle, taffetas et crêpe de Chine. Le nœud *Méphisto* de deux tons pour coiffure. Le nœud *Buckingham*, se posant sur l'épaule ou de côté dans les cheveux et retombant en aiguillette de ruban. Le nœud Alsacien n'a pas perdu de sa vogue, au contraire ; il sera la coiffure privilégiée des villes d'eaux et des casinos.

Nous avons promis dans notre dernier numéro la nomenclature des boîtes de mercerie collectionnées par la *Glaneuse* à l'occasion du déplacement de villégiature. Il y en a de deux prix à 20 fr. et 30 fr.

Voici le détail de la boîte de 20 fr :

Un cent d'aiguilles	80 c.
Une boîte épinglées	50
Trois cartes de boutons porcelaine noirs et blancs	15
Deux cartes de boutons de nacre	1 80
Trois cartes de boutons percale bombées	1 15
Trois dito plats	1 15
Laine cachemire noir, blanche et couleur	15
Coton à marquer et à bâtir	30
Quatre pelotes de cotons à reprendre, grosseur assortie	1 »
Une douzaine de fil Alsace assortie, noir et blanc	1 75
Une douzaine fil fil assortie	90
Une bobine de cordonnet noir	1 50
Deux paquets d'épingles à cheveux	50
Ganse coton noire et blanche	14
Cinq pièces de lacet, coton blanc, belle qualité, cinq largeurs	1 50
Trois pièces ruban fil, trois largeurs	2 20
Une pièce de lacet, laine noire, 25 mètres	1 75
Une natte de soie assortie, toutes nuances	1 »
Agrafs noires et blanches	25
Total	20 »

La boîte de 30 fr. comprend :

Un cent d'aiguilles	80
Deux boîtes d'épingles noires et blanches	1 »
Quatre cartes de boutons porcelaine, grandeurs assorties	25

Quatre cartes de boutons nacré, différentes grandeurs	3 »
Quatre dito percale, bombés	1 75
Quatre dito plats	25
Laine cachemire noire, blanche et couleur	25
Coton à bâtir et à marquer	50
Une douzaine fil fil noir et blanc assortie	90
Une douzaine fil Alsace blanc en pelotes	1 75
Une douzaine fil Alsace noir et blanc en bobines.	2 25
Six pelotes coton à repriser, assorties	1 50
Une bobine cordonnet noir inusable	1 50
Deux paquets d'épingles à cheveux	50
Ganse coton noire et blanche	25
Huit pièces lacet, coton blanc superfin, différentes largeurs	2 25
Quatre pièces rubans percales, quatre largeurs	2 75
Quatre pièces ruban fil, quatre largeurs	3 50
Une pièce alpaga noir, 25 mètres	1 75
Une natte soie, couleurs assorties	1 »
Caoutchouc rond, plat, noir et blanc	80
Total	30 »

En écrivant à la *Glanceuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, on recevra l'une de ces deux boîtes à l'adresse indiquée.

Parlons des chapeaux.

La mantille Louis XV reste dans les hautes régions sociales; elle se porte en équipage, mais on ne la rencontre pas à pied.

On peut porter ses dentelles à *Mlle de Bongarss*, 1, rue d'Antin, qui les transforme, avec beaucoup d'art et de talent, en mantille s'élevant en diadème sur la tête, avec large rose épanouie de côté ou nœud de ruban et bouquet de plumes. Cette mantille retombe en écharpe flottante, dans laquelle on peut se draper.

Citons encore quatre chapeaux très fantaisistes de la jeune et intelligente modiste qui n'a aucun luxe d'installation et qui ne fait pas payer son talent.

Un chapeau *Maintenon* en dentelle noire avec diadème de velours et volant de dentelle tombant sur le diadème. Un fond mou en dentelle est froncé en chignon, retenu derrière par des flots de ruban. Sur le côté, gerbe de marguerites des prés avec traîne de petits boutons de marguerites et de feuillage. Brides de faille noire.

Un chapeau *Lancret* en paille de riz et ruban rose, avec pans doublés de taffetas rose. La calotte est entourée d'une écharpe de faille rose retenue de distance en distance par des agrafes de ruban. Sur le sommet du chapeau, jolie branche de

boutons mousseux. Brides de faille rose se nouant à volonté devant et derrière.

Un chapeau *Marquis* en paille de riz, de nuance gris tendre, doublé d'un bouillonné de velours grenat. Torsade de ruban gris autour de la calotte sur laquelle tombe un voile de grenadine noire garnie d'efilé retombant par derrière et retenu par deux bouquets de plumes, un gris et un grenat.

Et un chapeau *Watteau*, en paille de riz, garni de faille bleue, avec nœud Louis XV s'étalant sur la calotte entourée d'une jolie guirlande de perce-neige. La passe, doublée de faille bleue, est relevée d'un côté seulement. Par derrière tombe une écharpe de faille bleue.

Ce même chapeau *Watteau* peut se répéter en paille noire et faille rose, avec plumes noires et boutons de roses.

Les costumes Louis XIV et Louis XV s'affirment de plus en plus dans la mode. Les coiffures en cheveux sont de plus en plus hautes. Les élégantes se décident à porter perruque. Nous avons bien raison de dire qu'on y arriverait. Avec une perruque bien disposée, on se trouve coiffée tout de suite. Les chignons sont distancés. La plupart ne sont que de demi-perruques. La perruque entière devait infailliblement se produire et se faire accepter. Une femme capricieuse pourra tour à tour se montrer avec une perruque rousse, une perruque blonde; une perruque châtain cendré, une perruque noire d'ébène. Maintenant que la perruque est acceptée, elle prendra graduellement les proportions de la perruque Louis XIV. On aura autant de perruques que de chapeaux. La République oblige la mode à rétrogarder et à retourner en arrière. Pourquoi la politique n'en fait-elle pas autant?...

La canne ombrelle, qui n'était réservée qu'aux bains de mer se promène aujourd'hui dans Paris. Elle se fait en soie noire ou en soie foncée, avec canne en ébène, en écaille, en chêne sculpté, en onyx, en rotin, en bambou, que sais-je? Elle est plus ou moins luxueuse. Pour la campagne, elle est en batiste ou en foulard écri doublé de bleu, de rose, de vert ou de mauve.

Les tuniques en foulard *Pompadour* s'entendent avec les perruques, les chapeaux Louis XV et les cannes *Maintenon* et *Metternich*. Nos ennemis les Prussiens et messieurs les radicaux espéraient que la France amoindrie et décimée allait courber la tête et s'habiller comme *Peau d'Ane*. Il n'en est rien. C'est du luxe que dépend la prospérité du commerce et la libération de la France. Loin de prohiber le luxe, propageons-le de toute notre autorité. Occupons les métiers de Lyon, de Saint-Etienne, de Roubaix et de toutes les villes manufacturières; et que la classe labo-

rieuse bénisse le riche qui lui donne le travail et le pain de chaque jour.

Les toilettes vont avoir aux eaux une physiologie typique très intéressante à étudier. Nous ne serons plus à Paris au mois de juillet. Après le Grand Prix de Chantilly, le monde élégant prend son vol.

Puisque nous avons parlé de la *Blouze Paysan de la maison Gagelin*, ajoutons que pour toilettes de Casino, les élégantes la font faire en crêpe de Chine bordé de malines ou de valenciennes. L'Union des Indes a reçu des *Indes, directement et exclusivement*, plus de cinquante nuances de crêpe de Chine d'une qualité extra-forte, ne se chiffonnant pas et d'un velouté et d'un nacré défiant toute concurrence. Les premières maisons de couture de la rue de la Paix et du faubourg Saint-Honoré se font inscrire pour avoir de ces merveilleux crêpes de Chine qui sont uniques. La blouze paysan en crêpe de Chine, feuille de rose, bleu turquoise, lilas de Perse, vert réséda, vert paon, vert grenouille, marguerite, se porte sur un jupon de faille gris perle garni de volants tuyautés, de bouillonnés et de malines.

Les costumes de foulard n'ont plus cette unité d'harmonie que la mode exigeait il y a quelques années. C'est la fantaisie qui domine. Un foulard fond bleu de Sèvres, coloré de larges tulipes de plusieurs tons, se chiffonne en tunique Louis XV, sur un jupon de foulard bleu de Sèvres uni. Il en est de même du foulard marron et gris, imprimé de bouquets d'œillets et de roses pourpres sur fond gris ou marron uni, et du foulard bouquetière, du foulard fleurette, voire même du foulard à pois et du foulard rayé. Le tussore de l'Inde, le foulard Ségalien, le foulard Bénarès et le foulard Swatow sont les hautes nouveautés printanières de l'Union des Indes.

Il est très facile de les connaître loin de Paris, en lui demandant sa collection de foulards unis et imprimés, 1, *rue Auber*, en face le nouvel Opéra.

Les perruques vont rendre d'imminents services aux cheveux blancs, puisqu'elles les feront tout à fait disparaître. L'eau de la Floride en prendrait ombrage si elle ne savait que la perruque la plus légère et la mieux agencée a besoin de son concours.

Il faut que les cheveux qui cachent la naissance de la perruque soient intacts, et l'Eau de la Floride est donc indispensable pour conserver à la chevelure sa teinte naturelle et primitive.

C'est ce que nous tenons à constater et à bien faire comprendre. C'est que l'eau de la Floride n'est pas une teinture, mais une eau recolorante

et progressive, qui ravive graduellement le coloris effacé. On redevient tel qu'on était. Et ce qu'il y a de plus miraculeux, c'est que le même flacon opère sur les teintes les plus différentes.

L'Eau de la Floride n'est pas un produit chimique comme toutes les autres eaux recolorantes qui ont surgi pour lui faire concurrence. Elle est authentique et naturelle, car elle est distillée avec des plantes et des principes minéraux venant de la Floride même. La source de l'Eau de la Floride coule à Paris, 112, rue de Richelieu, et c'est M. Guislain qui en est le dépositaire.

Nous avons parlé dans notre dernier Courrier des modes du jour, d'une petite brochure éditée et rédigée par la maison Violet : *l'Art de s'embellir*. Nous avons dit que pour rendre les lèvres purpurines et fraîches il fallait employer l'incarnat onctueux, l'incarnat liquide, le cosmétique purpurin et la rose de Chine.

Occupons-nous aujourd'hui des soins de la bouche, de l'Eau et de la Poudre dentifrice de la *maison Violet*.

L'Eau dentifrice, préparée et distillée avec les sucres des plantes toniques et rafraichissantes, raffermi les gencives et aromatise la bouche.

La poudre dentifrice complète l'action de l'eau en donnant à l'émail des dents un transparent plus laiteux et plus sucré.

Complétons ces soins hygiéniques par l'emploi des pastilles ambrosiaques au mastic de Chio.

Les jeunes vierges de Chio vont avant l'aube cueillir sur les myrthes le mastic qu'aiment à mâcher les femmes d'Orient, pour donner à leur haleine cette fraîcheur suave et purpurine du printemps de la vie. La maison Violet, suivant l'exemple des jeunes vierges de Chio, a donc préparé des pastilles ambrosiaques qui sont à la fois toniques et absorbantes, et qui ont le double mérite, tout en parfumant et purifiant l'haleine, de faire disparaître les aigreurs de l'estomac. Si les coquettes connaissaient ces pastilles ambrosiaques au mastic de Chio, elles en feraient journellement usage, ainsi que messieurs les fumeurs. Une autre fois, nous tracerons légèrement des réseaux d'azur sur vos épaules et sur vos tempes. Mais chut!... N'en dites rien à personne, ce sont des secrets entre nous. Ce que tout le monde peut savoir, c'est que la maison Violet vient de distiller trois nouvelles eaux de toilette, à la Glycerine épurée, parfumées à la violette, au Portugal et à un bouquet exquis, vanillé, composé d'arômes différents qui porte le nom d'Eau de toilette de Violet. Voilà trois produits, ou plutôt trois succès que la fashion masculine et féminine va adopter bien vite.

La luxueuse installation de la maison Violet est dirigée aujourd'hui par une jeune femme d'une distinction parfaite, que les femmes du monde sauront apprécier et reconnaître. Son mari est un savant qui parle toutes les langues étrangères avec une facilité prodigieuse, ce qui permet à tous les étrangers de se faire comprendre.

Le salon Pompadour, où sont déposés les éventails fantaisistes de *Kess*, est une halte charmante et artistique. Les grandes dames, en allant au bois, s'y donnent rendez-vous.

Disons encore tout bas que la maison Violet a organisé des boîtes de *Jouvence* à 60 fr. Vous savez, ces fameuses boîtes de *Jouvence* qui renferment la jeunesse et la beauté.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION INTELLIGENTE DE M^{lle} BRACONNIER DELAUNE,

67, rue des Saints-Pères.

Les travaux à l'aiguille édités par M^{lle} Braconnier Delaune sont en l'honneur des villes d'eaux et des bains de mer.

Il est impossible de rester inactive sur la terrasse de Dieppe et dans tous les casinos, car on peut, tout en travaillant, causer et écouter la musique.

Il faut donc choisir des ouvrages faciles à emporter et à exécuter.

M^{lle} Braconnier-Delaune recommande les bandes Gobelins, les bandes vitraux, les bandes Pompadour, les bandes armoirées et les bandes jardinières. On les coupe de la longueur de l'objet auquel on les destine, soit pour une chaise de 60 centimètres, soit pour un coffre à bois de 55 cent. à 60 cent. de longueur, et de 30 cent. pour le dessus. Ce n'est, pour ainsi dire, rien à tenir dans la main quand on travaille, et ces bandes peuvent se mettre dans un coquet petit panier à ouvrage. Quand on revient de voyage, on peut disposer des meubles très fantaisistes avec du satin capitonné, du velours et du reps.

Esquissons : 1° Une bande Louis XIII avec fleurs et arabesques de nuances vives sur fond noir, pour chaises en bois sculpté ;

2° Une bande pour chambre de jeune fille, fleurie de roses de mai sur fond bleu ;

3° Pour salon Pompadour, une bande avec bouquets colorés aquarelles et ornements or et grisaille avec nuée de petits oiseaux sur fond gris perle, tandis que les fleurs se détachent sur un

fond blanc en soie. C'est très doux et très tendre monté sur satin bleu et bois doré ;

4° Pour salon plus sévère ou pour cabinet, ce sont des écussons variés, avec chimères teinte bronze feu sur teinte havane claire ressortant sur fond pourpré. Une grecque bronze feu, cerclée jaune or, sert d'encadrement et de bordure.

D'autres bandes plus petites et très étroites sont de style Pompadour, fleuries de bluets sur fond or, des pâquerettes sur fond rouge ou vert, de boutons de roses sur fond bleu ou fond vert réséda.

Il y en a encore avec fleurs des champs par petites touffes, telles que : un coquelicot, un bluet, une pâquerette et un épis, deux brins d'avoine encore verts et un bouton d'or, ressortant sur des nuances très tendres, genre pastel.

Et des bandes genre Smyrne sur fond blanc, avec petite bordure de deux grecques noires cerclées de jaune sur fond rouge, ce qui est d'un coloris très vif et d'un très joli effet.

Comme ouvrages plus longs que les belles travailleuses aiment à faire éclore, citons des coussins avec épanouissement de fleurs, genre Beauvais ou Gobelins. Mais il faut être coloriste et peintre pour entreprendre cette tapisserie colorée en teinte douce. Restons dans des tapisseries plus simples et plus faciles, entre autres, un coussin genre cuir, les ornements teintes lion du foncé au clair sur fond groseille, et un encadrement vert lumière sur fond lion foncé. Cet ensemble de nuances est d'un effet très fantaisiste et charmant, riche de simplicité, et se reproduit sur gros canvas. Dans notre numéro du 1^{er} juillet, nous vous dirons les ouvrages à l'aiguille destinés à fêter la Sainte-Marie et la Saint-Louis.

M^{lle} Braconnier-Delaune prépare de très jolies nouveautés qui prouvent que son talent et son bon goût sont inépuisables.

V. DE R.

COURRIER DES THÉÂTRES

Cette quinzaine a été favorable aux théâtres par plusieurs raisons. Les salons sont à peu près fermés, le temps, exceptionnellement mauvais, retient beaucoup de gens à Paris; il faut bien passer ses soirées, et les spectacles sont, de toutes les distractions, la plus agréable. On se laisse amuser sans faire aucuns frais, on entend de bonne musique, on assiste à une pièce intéressante, que peut-on demander de mieux ?

L'Opéra a fait débiter son nouveau ténor, Duval, dans le rôle écrasant de Robert le diable. Il

n'en est pas un semblable au répertoire, Nourrit seul a pu le porter sans fatigue et nul autre ne l'a remplacé. Le débutant a une bonne voix, il acquiesce ce qui lui manque : l'expérience et l'habitude ; mais qu'il choisisse un autre personnage, celui-ci est un fardeau trop lourd à son âge.

Les Italiens vont fermer : les applaudissements de la saison ont été pour Mme Sasse, décidée, paraît-il, à nous abandonner complètement. Nous nous en consolons d'autant moins que nulle étoile ne pointe à l'horizon. On ne trouve pas facilement une artiste aussi heureusement douée. Pourquoi donc la manie de l'*Italianisme* se répand-elle comme une épidémie sur nos chanteurs ?

A la place Favart, on a risqué une œuvre nouvelle, un opéra turc, intitulé *Djamlech*. Rien de moins réel que les Turcs d'opéra comique, c'est un Orient de fantaisie. *A beau mentir qui vient de loin*, dit le proverbe. C'est pis encore lorsqu'on va loin dans son fauteuil, au coin de son feu ; l'imagination fait tous les frais du voyage et l'imagination crie à tort et à travers. Quant à la musique, on lui reproche d'être trop savante, trop bruyante aussi. L'harmonie y fait défaut, c'est presque du Wagnérisme, et l'on sait comment on accueille parfois Wagner en France. C'est un succès à recommencer.

En revanche, la Comédie-Française en tient deux : le *Chandelier* et *Marcel*.

Le *Chandelier*, que tout le monde a lu dans les proverbes d'Alfred de Musset, n'a pas été composé pour la scène, il est facile de s'en apercevoir. Mme Allan eut la hardiesse de l'y introduire. Il n'y resta pas, bien qu'il eût pour interprètes des comédiens de *primo cartello*. On jugea la position trop scabreuse, la République de 1848 répudia une pièce à écouter derrière son éventail, elle disparut de l'affiche.

Sommes-nous moins pudibonds ? la vierge de 1872 est-elle plus tolérante que sa sœur aînée ? je ne sais ; mais après quel ques façons, elle nous a rendu ces trois actes, tellement goûtés, que l'on ne trouve pas de places vides dans la salle. Il est vrai que les artistes provoquent une bonne part de cet empressement. Delaunay a gardé son rôle de Fortunio ; il est plus jeune, plus passionné, plus charmant qu'il y a vingt ans. Cela tient du prodige, pas un adolescent ne pourrait lutter avec lui de tendresse, de naïveté et de grâce. Il fait excuser l'inconstance de Jacqueline, comme la beauté, l'esprit, le charme de Madeleine Brohan expliquent — je ne dis pas excusent — ses infidélités à un vieux mari et les empressements dont elle est l'objet.

Bressant nous offre un Clavaroche trop distingué, trop grand seigneur, on serait tenté à le croire

déguisé en soudard pour la circonstance. Son talent, en exquise bonne compagnie, sait pourtant se plier à toutes les exigences ; il a été fort applaudi, et avec justice, dans cette excentricité. Thiron est excellent dans maître André.

Un drame en un acte, de MM. Jules Sandeau et Courcelles, complète avec le *Chandelier* une attraction bien justifiée. C'est tout bonnement un chef-d'œuvre à mettre à côté de la *Joie fait peur*. On y pleure à flots, de ces bonnes larmes qui font du bien à l'âme. Jugez plutôt.

Un jeune père a eu le malheur de tuer son enfant en jouant avec une arme à feu. La douleur l'a rendu fou. Son médecin, un ami, l'enlève de sa maison et l'emmène voyager ; c'est d'autant plus indispensable que sa femme est grosse et que ces émotions perpétuelles que lui fait éprouver le désespoir de son mari, exigent une séparation. Elle accouche d'un garçon qui offre une ressemblance frappante avec son frère. Lorsqu'il a atteint l'âge où celui-ci fut frappé, le docteur veut tenter une épreuve. Il ramène chez lui son malade, pendant la nuit, sans qu'il sache où il est. A son réveil il se trouve dans sa chambre, avec sa famille, son ami, son fils, qui lui saute au cou. Il se frotte les yeux, il cherche à se souvenir, il ne ressent plus l'horrible chagrin qui le brisait, il interroge. On lui prouve qu'il a eu le cachemar, qu'il n'a jamais été malheureux qu'en rêve. Peu à peu il croit, sa raison revient, il va guérir, quand le hasard lui met sous les yeux un journal dont la date l'éclaire, il a vieilli de cinq ans ! Alors la désolation reparait, la folie est à la porte, le petit garçon paraît. Il le prend dans ses bras et lui demande fiévreusement :

— Qui donc es-tu, toi ?

— Je t'assure, papa, que je suis mon petit frère.

Alors il comprend tout, il pleure ; mais quelle différence ! la consolation est là ; les siens l'entourent, il peut encore espérer le bonheur. Pourtant il n'oubliera pas.

Febvre joue le rôle du père d'une façon supérieure ; il a une vraie sensibilité, il touche, il émeut, pas un détail n'est perdu, c'est véritablement de l'art. Cette création lui fait le plus grand honneur, on voit qu'il l'a étudiée avec soin. Les autres rôles sont parfaitement tenus par M. J. Barré, Laroche, par Mmes Nathalie, Roger et Martin.

Je ne vous raconterai pas la « Bouquetière des Innocents », que le Châtelet vient de reprendre. tout Paris a vu cette pièce à l'Ambigu il y a quelques années. L'administration du Châtelet nous l'a présentée avec un luxe de décors et de costumes étincelants ; le grand intérêt de la soirée était dans Mme Marie Laurent, se montrant sous deux

aspects si différents dans le même drame. Elle est la sombre, la haineuse maréchale d'Ancre, ou la bonne, la joyeuse Margot, la bouquetière. Ses transformations se font avec une célérité que souvent on ne s'explique pas. Il est impossible d'être plus hautain, plus dramatique que Leonora Galigai, ou plus tendre, plus jeune, plus gaie, plus spirituelle, plus charmante que Margot. Le talent de Mme Laurent est d'une souplesse inconcevable ; il s'élève davantage à chaque création ; c'est assurément la première artiste de drame que nous ayons aujourd'hui.

Voici le moment où beaucoup de théâtres vont fermer. Il se forme des troupes voyageuses pour l'été ; l'une d'elle est engagée à Spa. Ce ne sera pas un des moindres agréments de cette saison. Spa est un pays délicieux, la nature a tout fait pour lui ; quand on l'a vu une fois, on n'aspire plus qu'à le revoir. Figurez-vous des grands bois sur des montagnes accidentées de rochers et de cascades, sillonnées par des routes magnifiques et offrant des points de vue dont l'aspect se renouvelle sans cesse. On y peut rester un mois sans avoir encore parcouru tous les environs. La ville est jolie, des allées plantées d'arbres géants l'entourent. Des orchestres excellents s'y font entendre deux fois par jour. Le soir bal aux salons de la Redoute, très souvent des concerts, où l'on entend les premiers artistes du monde qui se succèdent dans cet oasis. Les eaux sont miraculeuses, leur réputation date de plusieurs siècles. Chaque année elles opèrent de nombreuses guérisons. Il n'est pas un lieu au monde où la vie soit plus douce et plus facile ; on y est comme on veut, on peut y dépenser des sommes folles, ou s'astreindre à une stricte économie, nul ne s'en préoccupe, il semble qu'on soit chez soi.

Permettez-moi, avant de finir, de vous recommander, mesdames, une remarquable brochure, intitulée : la *Veillée de Chambord*. Ce sont des vers et des meilleurs, de ceux qui restent et qui portent coup. J'écarte complètement la question politique, que je n'ai pas à aborder ici, pour ne m'occuper que du poète. La fiction qu'il nous présente a de la grandeur et du charme, l'ancienne France y est dépeinte avec un vrai talent, et les espérances de l'avenir sont caressées avec un sentiment exquis, elles nous feront supporter les épreuves du présent.

Comtesse DASH.

GUIDE AUX EAUX MINÉRALES ET AUX BAINS DE MER

(Huitième édition)

PAR M. LE DOCTEUR CONSTANTIN JAMES

La huitième édition du « Guide pratique aux eaux minérales et aux bains de mer », du docteur Constantin James, vient de paraître.

Nous dirions que c'est un immense succès, si ce n'était une nécessité absolue d'avoir ce Guide pratique entre les mains, car il indique aux malades et aux touristes les endroits qu'ils doivent parcourir pour y trouver des sites enchanteurs et pittoresques et la guérison de leurs maux.

Cette huitième édition est peut-être plus intéressante que toutes celles qui l'ont précédée, parce que le docteur Constantin James y fait le récit de son voyage en Egypte lors de l'inauguration de l'Isthme de Suez et du terrible drame accompli en chemin de fer qui faillit lui coûter la vie.

Ce voyage en Egypte, sous la plume du docteur Constantin James, est des plus intéressants et des plus instructifs, car l'aimable docteur écrit aussi bien qu'il raconte. Chaque étape est une étude historique et scientifique, nous reportant aux temps primitifs de la bible et des Pharaons.

Puis, le docteur arrive de Suez au Caire, le soir même où le khédive donnait dans son palais le grand bal qui devait clore les fêtes de l'inauguration.

Laissons-le parler et raconter ses impressions :

« Le Caire est après Constantinople la ville la plus belle et la plus grande de l'Orient. C'est aussi celle qui conserve le mieux son caractère original ; car, si on en excepte les quartiers neufs, où se retrouve la mauvaise manière italienne, elle est restée une ville purement sarrazine. On y compte huit rues principales.

La plus intéressante à visiter est le Mouski, ou « quartier franc », qui part de l'Esbekyeh. Aussi est-ce vers elle que nous dirigeons notre promenade. Le Mouski représente une rue longue, étroite et sinueuse, que borde une double rangée de maisons de deux ou trois étages. Du faite de ces maisons, partent des tentures qui se joignent au-dessus de la rue, formant une sorte de nate destinée à intercepter les rayons solaires et à adoucir ainsi ce que la chaleur et la lumière auraient de trop intense. La façade de chaque habitation est communément bariolée de grandes bandes, alternativement rouges et blanches, dont la matière première est la brique et la chaux. Les fenêtres en sont grillées et le treillage en est tellement fin qu'on ne peut distinguer d'en bas si

quelqu'un est placé derrière. Quelquefois, cependant, on aperçoit comme des ombres se mouvoir; aussi, pour peu que sur cette terre classique de la chevalerie vous ayez de la poésie dans l'âme et du roman dans le cœur, vous pouvez supposer que quelque odalisque plonge sur vous ses regards de gazelle. Les fenêtres portent le nom de « Mouchanbrèhs ».

Au rez-de-chaussée des maisons se trouvent les boutiques; ce sont des espèces de loges rappelant assez, par leur dimension, leur forme et leur ornementation, les échoppes qu'occupent nos écrivains publics et nos débitants de margotins. La partie qui avance sur la rue présente un établi en planche où le marchand — jamais la marchande — se tient accroupi à la manière des tailleurs et d'où il peut aisément atteindre à ses côtés et derrière lui les objets disposés dans des rayons. Les acheteurs ne sauraient y pénétrer, car l'air et l'espace leur manqueraient également. C'est donc dans la rue que se font les transactions.

Voilà pour les boutiques. Quant aux bazars, ces fameux bazars dont on parle tant, ils ne sont autres que la réunion de plusieurs de ces échoppes symétriquement disposées dans des sortes de carrefours ou de halles. Là se trouvent entassées d'énormes richesses, mais sans cet art de l'éta-lage qui en rehausse le prix en en doublant l'éclat.

Après les boutiques et les bazars, les seuls monuments qui méritent d'être visités sont les mosquées.

Autrefois, l'accès des mosquées était rigoureusement interdit aux infidèles. Il fallait pour y pénétrer un firman spécial, faveur qu'on n'accordait qu'à quelques grands personnages, et encore était-on soumis à certaines formalités humiliantes. Combien les choses ont changé! L'accès des mosquées est presque aussi libre aujourd'hui que celui de nos églises, et, une fois introduit, c'est à qui vous fera le plus d'avances et de courbettes, y compris le desservant pour obtenir quelque « batchick » (pourboire). »

(A suivre.)

SOUVENIRS DE VOYAGE

Quant à notre excursion à Lourdes, elle nous laissera toujours dans le cœur un douloureux souvenir, car c'est en revenant de Lourdes, où elle avait pris froid, que la petite fille de M. Jubinal, charmante et belle enfant de dix ans et demi, fut atteinte de la fièvre typhoïde. Et pourtant quel voyage intéressant et agréable que celui de Ba-

gnères à Lourdes!... On suit la route de Tarbes jusqu'au village de Pouzac et l'on prend à gauche, au pied du Camp de César, un très bon chemin, qui s'élève tantôt sur le flanc des mamelons et s'abaisse ensuite pour suivre toutes les sinuosités des bas-fonds qui les séparent. Les premières pentes conduisent insensiblement au village de Neuilh et à la Croix-Blanche, où la magnificence du point de vue vous arrache un cri d'admiration et vous plonge dans l'extase. Au midi, le Mont Aigu, le Pic du Midi et le Pic d'Arbizon se dé-coupent sur le centre de la première chaîne, et du côté opposé une plaine immense, se déroulant dans les brumes dorées d'un horizon tout ensoleillé. C'était splendide!... La main de Dieu est toute-puissante quand elle fait du décor.

De la Croix-Blanche on descend dans la vallée de Castellonbon (Castel-lon-bon, le château-fort par excellence), dont il ne reste que quelques pans de muraille sur la pointe d'un grand rocher. Ce château appartenait aux vicomtes de Lavedan, seigneurs de tout le pays compris dans le rayon d'Argelès et de Lourdes. Le chemin descend ensuite vers le bourg de Juncala et va enfin aboutir au pont Neuf, sur la route impériale, entre Lourdes et Argelès.

Nous avons déjà aperçu Lourdes en revenant et en allant de Tarbes à Pau, en chemin de fer, et nous avouons en toute sincérité que le tableau, qui passe comme une vision sur la ligne ferrée, est bien autrement féérique que celui qu'on a devant soi quand on arrive à Lourdes en voiture. Plus on avance, plus la campagne devient aride. De loin en loin, quelques blocs schisteux montrent leurs déchirures, comme pour préparer le regard à des tableaux plus sévères.

Tout à coup le chemin se détourne en s'inclinant vers un bas-fond. C'est Lourdes qui apparaît avec son roc escarpé supportant son vieux château-fort. Derrière ce roc, le gave du Pau bouillonne en torrent tumultueux et court avec la rapidité d'un coursier vers le Béarn, pour aller se confondre avec l'Adour, un peu en deçà de Bayonne, où ils se jettent réunis dans la mer. Sur le second plan c'est la magnifique église qu'on achève; et tout en bas du rocher c'est la grotte miraculeuse, où la Sainte Vierge est apparue plusieurs fois à une jeune fille de Lourdes, *Bernadette Soubirous*, qui était à cette époque âgée de quatorze ans et demi. C'était en 1858. Jusqu'à cette apparition, il n'y avait jamais eu de source dans la grotte, et tout à coup il se prit à jaillir une source divine et intarissable, qui opéra immédiatement des guérisons inespérées. Le bruit s'en répandit, et de toutes parts arrivèrent des paralytiques, des goutteux et des malades qui venaient

chercher dans l'eau de la grotte de Lourdes la résurrection et la vie. L'autorité s'en émut. On prétendit que la jeune fille avait des hallucinations et qu'elle ne jouissait pas de toute sa raison ; mais la sagesse des réponses de Bernadette, et surtout les miracles qu'opérait l'eau de la source, finirent par convaincre les incrédules, et le 18 janvier 1862, un mandement de Mgr de Tarbes proclama le miracle.

La Sainte Vierge avait dit à la jeune fille : « Je veux qu'on me bâtisse une chapelle en cet endroit... » ; et grâce à la piété des fidèles, tant en France qu'à l'étranger, une magnifique chapelle qui domine le rocher : l'*Immaculée Conception*, s'achève en ce moment. Dans la grotte même et à l'endroit de l'apparition s'élève une belle statue de la Vierge en marbre blanc et dans l'attitude qu'elle prit au moment du miracle. Cette statue est surélevée de trois mètres. L'intérieur de la grotte est remplie d'ex-votos de reconnaissance et tapissée de plantes grimpantes, d'aloës et de lierre. Une lampe y brûle constamment, et des milliers de cierges attestent de la ferveur de ce pèlerinage miraculeux. L'eau de la source est recueillie dans une belle fontaine de marbre noir ayant deux robinets qui ne tarissent jamais. On attend son tour pour y puiser de l'eau de la source. Une inscription en lettres d'or se détachant sur le marbre noir atteste du jour du miracle. La grotte est sur le bord du gave, en aval du fort et à un demi-kilomètre environ de la ville. On y descend par un sentier en zig-zag. Nous primes dans une bouteille de l'eau de la source de Lourdes et nous la rapportâmes avec nous à Paris. Elle est aujourd'hui aussi claire, aussi limpide qu'elle l'était le 14 mars, et nous y attachons un prix infini, car nous sommes bien convaincue qu'elle opère des miracles et qu'elle porte bonheur.

D'après les historiens, Lourdes est une ville très ancienne, qui a été successivement occupée par les Romains, les Vandales, les Visigoths, les Francs, les Vascons, les Sarrasins, par Charlemagne, les Albigeois, les Anglais, les huguenots et les catholiques. La ville de Lourdes est bien loin d'être aussi coquette et aussi jolie que Bagnères-de-Bigorre. Les rues sont tortueuses et étroites. C'est une étape obligatoire et le point de départ pour se rendre à Pierrefitte, à Cauterets, à Barèges, à Saint-Sauveur et à la vallée de Luz, qui ne forment qu'une seule commune. Il existe à Lourdes une fabrique de chocolat qui a dans tout le Midi une réputation égale à celle de nos premiers chocolatiers de Paris, c'est le *chocolat Paillasson*, qui ne laisse rien à désirer comme finesse

et comme arôme. De Bordeaux à Toulouse et de Toulouse à Pau on n'apprécie qu'un seul chocolat, le *chocolat Paillasson*, qui l'emporte, pour les véritables gourmets, sur les chocolats espagnols. Si *Mme Paillasson* eût habité Paris plutôt que Lourdes, on eût fait queue devant sa porte pour la voir et l'admirer, tant elle fut une beauté éblouissante.

Nous avions mal choisi notre journée pour faire l'excursion de Bagnères à Lourdes, car la pluie et le vent nous surprirent dans les montagnes, et nous revînmes à Bagnères par un temps affreux, qui contribua peut-être à développer le germe de la maladie de la petite fille de M. Jubinal. Que de jours tristes et anxieux j'ai passés à Bagnères-de-Bigorre, relativement à cette chère enfant, m'accusant presque de sa maladie et priant avec ferveur Notre-Dame de Lourdes de la guérir et de la sauver ! L'inquiétude de M. et Mme Jubinal ne peut se décrire. Je les rassurais et j'avais peur, car je connaissais toutes les phases et toutes les conséquences de cette horrible maladie, mon frère étant mort de la fièvre typhoïde et mon fils en ayant été atteint. Mme Jubinal fut ce que sont toutes les bonnes mères, un modèle de courage, d'énergie et de résignation. Seule elle voulut soigner et veiller son enfant et ne la quitta pas une seule minute. Le docteur Maisonneuve de Rochefort fut appelé en consultation par le docteur Bruzeaud, médecin des eaux de Bagnères, et par le docteur Court, une célébrité de Paris, qui se trouvait à Bagnères en raison des éventualités de la guerre. Dieu et la science firent un miracle, et la pauvre enfant fut sauvée !... Ses doigts fiévreux n'avaient pas quitté un seul instant les grains bénis d'un chapelet acheté à Lourdes, dans notre excursion à la grotte de la Sainte Vierge, et que je m'étais fait un véritable plaisir de lui offrir, ne prévoyant pas que ce chapelet béni la sauverait d'une mort certaine.

Vicomtesse DE RENNEVILLEL.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOTHÈQUE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite.)

C'est là qu'un jour le comte Pierre, saisi de la crainte de devenir fou, fit appel à toute son énergie pour sauver du moins sa raison de ce grand naufrage ; c'est là aussi que, par opposition et par contraste, l'instinct de la conservation lui suggéra ce qu'il y avait à faire.

Cette brise énervante, ces murmures s'éteignant

comme des soupirs, cette atmosphère chargée d'opium, lui donnèrent la soif du vent âpre de la mer, des horizons brumeux et des climats qui retrempe l'énergie. Il aspira à l'Occident et résolut d'aller en Amérique ; la virilité de son projet annonçait déjà le réveil de son courage.

Fuir d'abord ! fuir toute cette mise en scène, toutes ces invitations au bonheur, qui, dans certaines situations, sont trop poignantes ! C'est à ne pas oser regarder au tour de soi ! Il quitta l'Italie sans se retourner et traversa la France au pas de course. Il ne s'arrêta qu'au Havre et s'embarqua de là pour New-York.

Un autre air, d'autres institutions, un autre sol, le nouveau monde, la terre qui fait des hommes nouveaux, conviennent à qui veut se débarrasser de soi-même.

C'est le seul lieu de l'univers qui donne le pardon sans châtement. Où s'apaise la conscience, le cœur se calmerait peut-être ! Pas d'illusions, pas de rêves, pas d'opium ! là seulement l'énergie est partout, sur les visages, dans la démarche, dans les habitudes ; l'air ne caresse jamais, il fouette ; le passant ne se promène pas, il marche.

Que devenait l'aristocratie au milieu de cette émancipation générale, et que venait faire là sa misérable noblesse personnelle ? Qu'aurait pu pour lui ce colifichet d'un titre dont, au pays où il se trouvait maintenant, on faisait moins de cas qu'un sauvage fait d'un collier de verroterie ?

L'appréciation, la toise de New-York n'est point celle de Malines. Il ne sortait pas seulement d'une petite ville, il se sentait issu d'un million de petites villes ; la fausse monnaie des préjugés lui fit l'effet d'une de ces superstitions dont on découvre le secret en mettant le doigt sur le ressort au moyen duquel se meut la tête de quelque idole ; on rougit de s'être incliné, et puis on se met à rire.

Marchant et pensant avec cette multitude au milieu de laquelle il était inconnu, le comte Pierre passa d'abord une année à New-York, cherchant à comprendre tout ce qu'il voyait.

L'été venu, il se sentit assez fort pour entreprendre une excursion dans la région des lacs.

La nature grandiose était en harmonie avec les institutions qu'il venait d'admirer. Sa pensée avait enfin pris un cours nouveau, et cette révélation d'un autre ordre d'idées lui donna le besoin d'écrire.

Il rentra à New-York, pour y passer un second hiver. C'est alors que, rassemblant ses notes et ses impressions, il se mit à écrire une étude sur

l'Amérique, livre humoristique et passionné qui portait pour épigraphe ;

Rien ne sert d'être gentilhomme à qui veut être homme.

Cette seule phrase suffit à expliquer quelle révolution s'était faite dans les idées du comte de Marcellis.

VIII

Le sol natal est un aimant qui attire. Au bout de trois ans, le comte Pierre retourna à Malines ; il n'était plus reconnaissable et il arrivait où rien n'avait changé. Pas une chaise loin de sa place, pas une branche d'arbre hors de son alignement. C'était à se demander pourquoi l'aiguille marquait douze heures différentes sur le cadran.

Dans ce royaume de l'habitude, la volonté ne résidait jamais ; toute joie, toute douleur, toute impression devait s'immobiliser. Debout, au milieu du grand salon, sous l'influence de cette atmosphère, le comte Pierre se sentit abattu par ses souvenirs et il eut peur.

La porte s'ouvrit, et Mlle de Meerbeerke vint se jeter au coup de son neveu. Elle était restée la même ; créée pour être vieille, à l'aise avec cet âge, habillée assez invariablement de même pour faire croire qu'elle était née avec ses habits, on ne pouvait, depuis un siècle, lui assigner d'autre âge que la vieillesse.

Il embrassa sa tante et eut un triste sourire en demandant :

— Qui est ici mort ou vivant ?

— Parmi les vivants, il y a moi d'abord, comme vous voyez, cher neveu, et puis... mais on est déjà sur mes talons, et vous allez voir de vos propres yeux comme on se porte.

Le petit Armand parut.

Il était conduit par une femme dont le costume était fort simple et la jeunesse douce et sérieuse : ni dame, ni servante ; pas religieuse et pourtant enveloppée dans le recueillement de quelque vœu ; une robe de laine noire, continuation de deuil ; un bonnet de mousseline blanche, signe d'humble condition.

C'était le type de la Flamande, blonde, pâle, délicate. Au lieu du soleil de la jeunesse, un éternel rayon de lune éclairait ce visage, dont les yeux rêveurs et le sourire précurseur de larmes rappelaient les têtes de Greuze.

En saluant le maître de la maison, les yeux de Lise eurent ce regard contemplatif qui semble percer le nuage et trouver Dieu.

Elle fit un signe : l'enfant, dont la démarche tantôt vacillante, tantôt précipitée, ressemblait au vol du papillon, s'élança dans les bras de M. de Marcellis, en criant : Papa !

Au milieu de cette immuabilité, Armand était le changement merveilleux. Il marchait, parlait, écoutait. Le comte Pierre se sentit fier de ce petit être charmant, bien élevé, un autre lui-même, qui portait son nom.

Une émotion heureuse chassa les nuages qui obscurcissaient ses pensées, il le prit dans ses bras et lui donna un million de baisers, acquittant avec usure la dette du passé et lui prodiguant les doux noms dont il avait jadis nommé la mère.

Puis, il l'assit sur un de ses genoux, et sans cesser de le couvrir d'un regard attendri, s'informa à la tante de tout ce qui concernait ce fils si pieusement conservé.

Le comte Pierre était devenu un autre homme, ou plutôt, maintenant il était un homme; la force morale, l'énergie, l'expérience servaient de trempé à sa virilité.

L'or passe par le creuset, l'acier par la flamme; le caractère sort des épreuves.

La terrible lutte de sa jeunesse avec le désespoir se lisait dans toute sa personne; ses vingt-six ans avaient des rides, quelques cheveux blancs, un sourire qui à peine dessiné s'effaçait, des yeux où le rêve persistait, triste et dédaigneux, devant n'importe quelle réalité.

Malgré trois années de veuvage, ses vêtements étaient encore dans les teintes du deuil. Sa jeune paternité, son raffermissement qui n'était point de la résignation, son air sérieux et cependant attendri, donnaient à cet homme quelque chose d'indefinissable et d'intéressant.

Lise se tenait à l'écart et l'admirait, ou plutôt l'adorait, recueillie, troublée, intimidée. Elle ne l'avait pas revu depuis la scène nocturne, et quel changement, grand Dieu, le souffle d'air pur avait opéré!

Pierre en se retournant, l'aperçut, alla droit à elle et lui tendit la main.

— Ma tante m'a écrit tous les soins que vous prenez de mon fils, mademoiselle; je vous en suis profondément reconnaissant. Pendant ma longue absence, je me suis souvent félicité qu'il fût entre les mains d'une personne si sagesse et si honnête.

— Nous avons vécu ici absolument comme deux religieuses, dit Mlle de Meerbeeke; le jardin pour promenade et le docteur pour compagnie. Seulement, l'une de nous a soixante-neuf ans et l'autre vingt-un.

— Aussi, je ne sais laquelle je dois le plus vénérer, répondit le comte, tenant toujours une main du petit Armand qui s'était suspendu à la robe de sa bonne.

Ce jour fut le plus beau de la vie de la petite Lise.

Le comte visita sa maison du haut en bas, escorté de sa tante et du docteur. Le petit Armand dans les bras de sa bonne fermait la marche. La reconnaissance changeait en perles et en diamants les paroles qui tombaient des lèvres du comte. Sa mémoire n'eut pas une ingratitude.

Dans la bibliothèque, témoin de la terrible scène d'ivresse, il ouvrit une fenêtre en disant : Il faut ici beaucoup d'air pur.

Dans la chambre de Lise, voyant le petit lit d'Armand sous le rideau du lit de la jeune fille, il s'écria : Le père peut voyager quand la mère est là, nuit et jour. Mais il s'arrêta devant l'appartement qu'avait habité la comtesse : Pas ici ? dit-il.

Il était fou de son enfant, le caressait, l'embrassait sans cesse, et lui faisait répéter son gentil répertoire.

Il voulut l'avoir près de lui à table et força celle qui servait Armand à le garder sur ses genoux et à s'asseoir aussi.

Chaque remarque échangée avec la tante au sujet du petit garçon était un éloge pour la manière dont il avait été soigné et élevé. Ce qu'une nourrice fait tout simplement avec l'aide de la nature, le dévouement et la patience avaient dû l'inventer.

On avait sans doute bien souvent parlé à Armand de son père absent; on l'avait familiarisé avec l'idée de le revoir, puisqu'au premier mot il s'était ainsi élancé dans ses bras.

CAROLINE GRAVIERE.

(La suite au prochain numéro).

POESIE

PHYLLIDE

Je suis la nymphe Phyllide
 Qui réside
 Dans ce bois silencieux
 Où s'élèvent les grands frênes
 Et les chênes
 Aux ombrages spacieux.
 Dès que l'orient se dore,
 Quand l'aurore
 Etincelle sur les eaux,
 Dans la grotte où je sommeille,
 Je m'éveille
 Avec le chant des oiseaux.
 Je cours légère et la mousse
 Est si douce !...
 Le vent à peine bruit !...
 Et sur la feuille posée
 La rosée
 Scintille et s'évanouit.

Dans le jour je vais plus lente,
Nonchalante,
Près des rochers je m'assieds..
L'onde fuyant de la source,
En sa course,
Baigne mollement mes pieds.

La nuit, quand sur moi s'abaisse
L'ombre épaisse
A travers le dôme obscur
Des rameaux, mobile voile,
Chaque étoile
S'allume au fond de l'azur.

Ainsi volent les années
Fortunées !
Je n'ai que d'heureux instants...
Mais si du bonheur de vivre
Je m'enivre,
C'est au retour du printemps !

Déjà l'arbrisseau bourgeonne,
L'anémone
Montre un calice vermeil...
L'abeille, frêle ouvrière,
La première
Ouvre son aile au soleil.

Dans le buisson l'oiseau couve ;
Si j'y trouve
De jeunes pinsons blottis,
Ecartant, sans bruit, la branche,
Je me penche
Sur la mère et les petits.

Comme un trait fuit dans l'espace,
Le cerf passe,
L'écureuil va se posant
Sur chaque branche qui s'agite ;
De son gîte
Sort le sanglier pesant.

L'insecte brille sur l'herbe,
Et superbe
L'aigle monte dans les airs ;
La demoiselle fluette
Se reflète
Au cristal des étangs clairs.

O forêt, ma destinée
Est bornée...
Quand je ne te verrai plus,
Je verrai mes jours s'éteindre,
Sans me plaindre,
Ni regretter de mourir !

Loin de toi, séjour tranquille,
Frais asile,
L'Olympe où le roi des dieux
Règne et lance son tonnerre
Sur la terre,
Ne charmerait pas mes yeux.

Ni les brillantes demeures
Où les Heures
Vont se tenant par la main...
Ni ces bords plaintifs et sombres
Où les Ombres
Suivent leur triste chemin.

Ni l'océan où l'orage
Au rivage
Pousse les flots turbulents..
Ni les combats où Bellone
S'environne
De corps broyés et sanglants.

Au sein de mon humble empire
Tout respire
La paix si chère aux mortels...
Point de riches sacrifices.

Ni gémisses
Tombant devant mes autels.

Mais je reçois pour offrandes
Des guirlandes
Et les épis des moissons...
J'entends les vierges joyeuses
Et rieuses

Qui chantent, dans leurs chansons :

« Salut ! ô nymphe Pnyllide

« Qui réside

« Dans ce bois silencieux,

« Sous l'ombrage aimé des frênes

« Et des chênes

« Dont le front touche les cieux ».

G. DE POLIGNY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 8.

Première toilette. — Robe en sultane mauve, entourée de quatre volants posés l'un au-dessus de l'autre, et de différentes grandeurs, le premier ayant 25 cent. et les autres 5 cent. de moins, ce qui fait que le dernier n'a que 10 cent. de haut sans la tête qui est d'environ 2 cent. Corsage rond et montant. Manches duchesse. Tunique princesse sans manches, en sultane blanche à rayures satinées, festonnée sur tous ses bords par un satin blanc. Cette tunique est boutonnée devant, un peu plus bas que la taille ; elle est relevée des côtés et forme pouff derrière. Lingerie plissée, cravate frangée en crêpe de Chine mauve. Chapeau rond en paille à bords relevés, garni de faye mauve, d'une barbe de tulle même nuance et de branches d'acacia assorties.

Pour la robe mauve, il faut environ 15 mètres de sultane ; pour la tunique blanche, 6 mètres 50 centim. Bottines Louis XV en chevreau gris.

Seconde toilette, en foulard écru. — La première jupe est ornée de bandes de velours Havane et d'entredeux en guipure de même couleur, posés l'un près de l'autre en lignes perpendiculaires jusqu'à mi-hauteur de la jupe. La deuxième jupe est assez longue derrière ; elle est relevée d'un côté par un ruban de velours Havane, qui passe sous le pouff et vient s'attacher de l'autre côté, d'où il retombe en bouts flottants. Cette jupe est garnie de velours et de dentelles Havane. Corsage demi-ouvert, à basques très fendues, ornées comme le reste, ainsi que les parements de la manche. Chapeau de paille blanche, orné de rubans Havane et d'une couronne diadème de marguerites blanches.

5 mètres de batiste pour la première jupe, 4 mètres pour la deuxième jupe, et 3 mètres pour le corsage. Bottines Louis XV en peau dorée.

Pour les articles non signés :

VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.